

*Je viens je ne sais d'où, je ne sais qui je suis, je meurs je ne sais quand,
je vais je ne sais où, je m'étonne d'être si joyeux.*

Biberach von Martinus. (décédé en 1498)

PRÉMICES

Son père slavophile l'avait appelé Igor. Il naquit le 16 juillet 1940 sous le signe du cancer non sans avoir traversé la France « in utéro ». Beaucoup de Belges, à l'époque, avaient en effet cédé à la panique et à la pression, avaient pris leurs cliques et leurs claques et, avec armes et bagages, avaient rejoint le flot des réfugiés. Pourquoi cette hâte ? Peut-être le souvenir laissé par la guerre 14-18 d'un acharnement sans merci à l'encontre des populations civiles. C'est ainsi que le grand-père d'Igor lui racontait comment des villages entiers avaient été passés à la moulINETTE des hussards de la mort. Le calcul des parents d'Igor était probablement risqué car l'on apprit plus tard que bon nombre de ces réfugiés avaient payé de leur vie ces folles escapades. En effet, les stukas veillaient et prenaient un malin plaisir, toutes sirènes hurlantes, à foncer lâchement sur ces pauvres hères affolés.

Toujours est-il que le Bon Dieu protégeait Igor et que, dans le ventre de sa maman, il arriva sans encombre à Fouras (Charente-Maritime). C'est du moins ce qu'on lui avait dit, ce qui pose toute la question des souvenirs et des émotions que le fœtus ressent. Il ne se rappelait rien et même quand, plus tard, ses parents revinrent à Fouras, comme en pèlerinage, il ne se souvint de rien. Cette habitude des pèlerinages en guise de reconnaissance était encore solidement ancrée dans le cœur des gens de l'époque. Actuellement, elle redevient à la mode quand on pense, par exemple, à celui de Saint-Jacques-de-Compostelle ; toutes les voies y mènent. Les motivations sont probablement un peu différentes de celles de jadis et sont certes hétérogènes. Jadis, la reconnaissance ou la culpabilité, la faute à réparer ou encore la mortification venaient en tête. Aujourd'hui, le maintien de la condition physique, le désir de

rencontre, la découverte de sensations nouvelles parfois exacerbées par une pointe de mysticisme paraissent être souvent les leitmotifs de cette démarche nettement moins risquée que par le passé. Parfois, et peut-être plus souvent qu'il n'y paraît, c'est aussi le chancre de l'homme moderne qui prévaut dans cette initiative à savoir l'Ennui...

C'est aller un peu vite d'affirmer qu'Igor n'avait aucun souvenir de ce voyage anténatal. Il ne faisait pas de doute que sa maman, déjà prédisposée à l'angoisse mais néanmoins très aimante, avait dû être terrorisée par cette aventure, d'autant plus que son père n'était pas du genre soutenant mais, au contraire, confirmant et exacerbant les faiblesses de l'autre, fût-elle l'épouse adorée. Cette antinomie assez effrayante était fréquente parmi les couples chrétiens d'alors que l'Église déshumanisait en profondeur. En effet, ceux-ci arrivaient à l'âge adulte convaincus par Elle d'appartenir à la race élue tandis qu'Elle occultait à longueur de discours et de préceptes aussi niais que gnangnans, ce qu'elle appelait le MAL ou encore le diable lequel n'était en fait que la quintessence de notre condition humaine. Quand, de surcroît, saint Paul disait de façon péremptoire « femmes, soyez soumises à vos maris » cela faisait de fameux dégâts dont Igor avait peut-être fait les frais car, toute sa vie durant, il en garda une fameuse angoisse ; même si dans ce genre de débat, l'on ne sait jamais très bien si c'est la queue qui fait frétiller le chien ou l'inverse.

Beaucoup de bébés bruxellois naissaient à la clinique du Baron-Lambert et c'est là qu'après cette odyssée, Igor vint au monde à 2 h 45 sans difficulté malgré un poids de 4,3 kg. Sa maman « faisait » des gros bébés, un peu comme si elle avait été prédiabétique. Ces gros poids étaient, à la limite, un sujet de fierté pour les pères surtout et l'on ne s'en faisait guère alors que de tels accouchements pouvaient laisser des séquelles parfois lourdes entre autres sur les plans de la sexualité et de la fonction vésicale.

Cette fois, c'était bien la guerre, la Deuxième Guerre mondiale de ce « gai » XX^e siècle ; la grande pèlerine brune recouvrait la Belgique, ses chemins, ses bois, ses villages fleuris et la bonhomie de ses enfants.

Igor, en bon cancer, avait une solide mémoire. Un de ses exercices

favoris était d'évaluer à quand remontaient ses premiers souvenirs. En général, dit-on, c'est vers 3-4 ans, du moins pour les souvenirs bien documentés. Il en était un indubitable et très ancien, celui de la mort de sa grand-mère maternelle. Il se souvenait d'avoir été mené à son chevet par sa maman éplorée, dans un immeuble situé à un jet de pierre de la maison familiale; il revoyait cette vieille personne émaciée et édentée comme l'étaient toutes les personnes d'un certain âge; elle était jaunasse et les grandes personnes la regardaient sans cligner des yeux comme fascinées par la scène d'une pauvre vieille femme en fin de vie. Il se fait que, par recoupement, il fut à même d'affirmer qu'à ce moment, il était âgé d'un peu plus de deux ans... En effet, en se recueillant plus tard sur la tombe de sa propre mère – qui avait été enterrée dans le caveau familial du cimetière de Bruxelles à Evere – il s'aperçut que cette grand-mère était décédée en 1942.

Sans conteste, un autre souvenir qui l'avait précocement marqué fut celui de la torture que lui avaient fait subir, en 1943, ses deux frères aînés dans la cave qui servait d'abri lors des bombardements et qui avait consisté en un véritable « piercing » de la cloison nasale, histoire de faire passer un anneau à cet endroit, comme chez les sauvages du Pacifique. Il s'agissait probablement pour eux d'exorciser la terreur engendrée par les V1 volant au-dessus de leurs têtes mais le résultat des courses en fut le développement chez Igor, et à cet endroit, d'un méchant impétigo traité énergiquement à l'eau d'Alibour et à la pomade à l'oxyde jaune de mercure.

Comme quoi, la mort et l'angoisse furent omniprésentes dans sa vie, et ce, presque dès la fécondation.

Ces V1, bombes volantes de la dernière génération se manifestaient par un vrombissement aisément perceptible qui s'estompait dès lors que l'engin était arrivé à destination. À ce moment, on respirait un grand coup et bonjour les dégâts, la boucherie-charcuterie, l'horreur, les flammes et la souffrance, les cris et pire, le silence.

À Woluwe-St-Lambert, où les parents d'Igor avaient fait bâtir une belle maison, se trouvait le Tomberg à environ 800 m de là. En 1944, ce scénario tant redouté se produisit: vrombissement-silence et boum

sur le Tomberg. Cette vaste colline de sable sise près de la maison communale n'était heureusement pas lotie comme aujourd'hui ; il s'agissait d'un paradis terrestre pour tous les enfants du quartier : promenades, foot et surtout traîneau en hiver. La V1 était donc passée par là et elle avait raté son coup ; ce genre d'engin n'avait en effet pas la précision chirurgicale de nos engins de mort, si l'on excepte bien entendu les dégâts « collatéraux » comme l'on disait lors de la guerre en Irak. Les riverains, dont Igor et sa famille, se précipitèrent vers le Tomberg, l'alerte passée : les dégâts se limitaient à un cratère impressionnant et tout fumant encore. Et dire que tout cela se passait à côté de chez vous !

C'était donc vraiment la guerre mais honnêtement, Igor n'en souffrit d'aucune façon tant il était heureux dans le cocon familial et dans ce Clos où il se fit de la voix et des muscles. Ce Clos était l'œuvre d'un architecte répondant au doux prénom de Cyrille ; il habitait juste en face, dans l'avenue homonyme, souhaitant probablement l'admirer dès le lever du jour. Quinze maisons le composaient et il y avait en moyenne deux enfants/famille. Avant l'ère de la pilule, l'on se demande comment les gens s'y prenaient pour limiter le nombre de naissances ; il conviendrait d'interroger à cet égard les intéressés qui se font de plus en plus rares. Il n'empêche que la guerre au Clos se passait calmement hormis des bruits et des rumeurs comme celle d'un revolver que cachait son père, de « Libre Belgique » clandestines que sa maman dissimulait derrière le lavabo de la salle de bain après avoir cru qu'il avait été pris en filature.

La mort par fusillade d'un ami de son père au Tir National (actuelle RTBF) pour fait de résistance était, elle, bien réelle, à la suite de quoi ses quatre enfants devinrent pupilles de la nation. Donc pas l'horrible guerre mais une occupation feutrée, très anxiogène néanmoins ; rien de comparable cependant à la Hollande qui eut faim et froid ; à la France non plus où l'on donnait moins dans la nuance, soit que l'on y collaborait franchement et en masse avec la caution du maréchal, soit que l'on fut radicalement contre, sans oublier la masse des opportunistes et des cryptolâches déguisés *in extremis* en héros, le temps de vite tondre les femmes infidèles et traîtresses même si on avait couché avec elles, à l'instar de l'occupant.

En revanche, le délire collectif auquel Igor assista au moment de la Libération, suivi de ce baby-boom dont on parle encore aujourd'hui, donnait la mesure du stress latent vécu par la population. Igor fut surtout charmé par ces GI's venant dire bonjour aux filles d'en face et jetant à profusion chocolat, chewing-gums et autres friandises. Dans le Clos, il y eut une sorte de bal populaire; il faisait très beau et il se souvenait du ciel étoilé. Au cours de ces nuits d'après-guerre, si belles et si chaudes, le sommeil ne venait pas facilement tant était grande l'excitation ambiante. Vers 23 heures, il lui arrivait d'entendre les bruits d'incessants vols de nuit. Ces vrombissements habitent ses nuits, aujourd'hui encore. Il lui arrivait aussi souvent de penser avec effroi aux résistants torturés, fusillés, pendus à des crochets, décapités..., à leurs familles et à leurs enfants. D'autres visions comme celles de la dernière nuit, de la dernière cigarette, de la découverte par le condamné des instruments de mort, de la dernière lettre écrite en tremblant avec un gros crayon mal taillé... le hantèrent longtemps encore, tout comme il lui arrivait aussi de penser à Dietrich Bonhoeffer, pendu à Flossenbürg le 9.04.1945, après de longues années de captivité; à tous ces héros et ces saints de l'ombre avec cette sempiternelle et lancinante question: qu'aurait-il fait, lui, en de telles circonstances et face à de pareils choix? Pas de réponse...

Ce ne fut que plus tard qu'il réalisa combien cette guerre qui, en apparence, s'était passée dans une relative quiétude l'avait au contraire profondément marqué au fer rouge pour le restant de sa vie. C'est ainsi que, jeune étudiant, il écrivait ceci à propos de Nagasaki:

Aujourd'hui, la vie s'est arrêtée,
Le silence a envahi la ville
Pas un souffle de vent
Seulement de la brume
Stagnante
Les oiseaux se sont tus
Ma main s'est fermée
Comme aux premiers jours
Ton père est là couché
Il regarde fixement, fixement
On ne sait quoi

Et toi, stupéfaite,
Tu fais la lessive
Envers et contre tout
Ton bébé bouge
Tu veux que tout soit comme avant
Alors qu'aujourd'hui, la vie s'est arrêtée...

Par ailleurs, tous les génocides du gai XX^e siècle qui ont en commun une incommensurable horreur le terrifiaient au point d'en pleurer seul, la nuit... Il fut sidéré quand il réalisa rétrospectivement qu'en 1943, le peuple juif était éradiqué dans le pays voisin alors qu'il se gavait de soupe au lait que ses parents se procuraient grâce à leurs tickets de rationnement ! Bien plus tard, lorsque la conscience mondiale se réveilla et sortit de sa torpeur post-traumatique, d'innombrables œuvres et témoignages furent publiés ainsi que des films tournés sur les horreurs absolues de la Shoah. Nous les devons, entre autres, à de nombreux juifs qui ne sortaient de leur sidération mentale que 20, parfois 30 ans après l'événement. Lors de certains de ces témoignages, Igor éprouvait un électrochoc non tant à les voir qu'à entendre leur fond musical, fait de chansons et de danses juives. Il était clair que certaines de ces mélodies comme *Avreml der arvikher* étaient d'une extrême tristesse, nostalgiques et mystiques ; elles exerçaient sur lui un effet redoutable et difficilement supportable car messagères de mort. Quand il les entendait, des images atroces lui revenaient immanquablement en mémoire comme les wagons de bestiaux, la suffocation et la soif inextinguibles des vieillards, des femmes, des hommes, des enfants, des bébés... tous y passaient ; ces visions de charniers vues cent fois, mille fois, ces corps asexués et décharnés que les bulldozers ramassaient à la pelle, ces carcasses humaines dans les fours refroidis et ces visions de fumées noires et pestilentielles. Il comprit alors tout le pouvoir de la musique qui vous imprègne en profondeur, susceptible tantôt de vous apaiser complètement, tantôt de vous retourner jusque dans votre tréfonds pour l'éternité.

Bien plus tard, le génocide du Rwanda le terrassa, lui aussi, d'autant qu'en 1967, une de ses filles, bébé d'une semaine à peine y avait accosté en pirogue fuyant le diable pour le salut que lui offrait ce pays qui

était, à ce moment-là, comme l'Égypte pour Jésus fuyant Hérode. Sa peine par rapport à ce massacre était tellement térébrante qu'il essaya d'imaginer, en ces termes, le vécu d'une enfant de ce pays qui aurait pu être sa fille: « ... sous les branches humides de l'arbre du voyageur se trouvait l'enfant toute barbouillée de sang et tremblante. Mais pourquoi ce silence infiniment plus angoissant que les cris ? Pourquoi cette odeur tiède et fétide qui ne lui disait rien sinon peut-être lors du marché du vendredi ? Pourquoi cette joie communicative parmi ceux qui frappaient et pourquoi ce silence communicatif parmi ceux qui recevaient les coups ? Pourquoi cette douleur partout, dans la bouche, les oreilles, dans la tête et surtout dans le bas ? Pourquoi cette impossibilité de faire pipi alors qu'elle en avait tant envie ? Pourquoi ceux qui l'avaient aimée, éduquée et vue grandir se détournaient-ils soudainement d'elle et donnaient subitement l'impression de la haïr ? Tout cela, pensait-elle, était bien contraire aux enseignements du catéchisme appris par cœur à l'école. La langue ne traduit-elle donc pas toujours ce que dit le cœur ? La langue est-elle toujours de bois et le cœur toujours de pierre ? Pendant ce temps, ses forces l'abandonnaient, la douleur l'abandonnait, elle avait de plus en plus froid tandis que la pluie s'était remise à tomber, lui nettoyant ses blessures, ce qui la rendait plus présentable. Elle se sentait prête maintenant à rejoindre au ciel maman, papa, ses frères et sœurs, ses grands-parents, ses oncles, ses tantes, ses cousines, certains de ses amis et son petit chien... »

